

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 10 JUIN 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—L'école littéraire, par de Marchi.—Le général de Charrette, par Firmin Picard.—Feu M. l'abbé H. Lenoir, par de Thermes.—M. Francisque Sarcey.—La pluie, par Jules Renard.—Poésie : Adieu, par Albert Lozeau.—La lampe du sanctuaire, par le Cardinal Wiseman.—L'ange au dernier soir de mai, par D...—Le chiffre 7.—Poésie : Mon secret, par M.-J. Lanos.—Jeanne d'Arc et Domremy.—Rosée de pleurs, par Haude.—Nos fleurs canadiennes, E.-Z. Massicotte.—Nécrologie.—Un nid de bouvreuil, par Chateaubriand.—Courrier de la mode.—Notes et faits.—Dans le Nord.—Théâtres.—Poésie : Regards de femme, par J.-G. Droz.—Chronique scientifique.—Jeux et Amusements.—Choses et autres.

GRAVURES : Portrait de M. Francisque Sarcey, décédé.—Le pavillon de la ville de Paris à l'Exposition de 1900.—La mort d'un ermite.—Yokohama (Japon) : La rue des Théâtres.—Singapour : La rue du Pont.—Portrait de M. l'abbé H. Lenoir, décédé.—Gravure du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

L'ÉCOLE LITTÉRAIRE

La dernière séance de l'École littéraire au château Ramezay le vendredi 26 courant, a dévoilé une recrudescence de travail chez quelques-uns de ses membres.

Fidèle à l'engagement que j'ai pris le 11 mars dernier, en parlant de la séance de cette jeune École au Monument National, je placerai ces écrivains par ordre de mérite.

Le premier en titre est M. Gonzalve Desaulniers. Sa poésie *La Chervette*, qui touche au poème, l'a placé hors de pair, l'a mis en tête de tous ses collègues de l'école et même en dehors de ce cercle. Le cadre de son épisode de chasse est remarquable au point de vue descriptif, par l'abondance des détails et leur coloris que développent une intensité poétique et une imagination extraordinaires.

Le style démonstratif se traduit dans un récit sincère, ému où perce à travers l'âme bronzée d'un vieil indien, la note émue d'un cœur vierge. L'émotion du récit est enveloppée du concours de toutes les voix de la nature qui impriment une vibration plus marquée à la douleur émue de ce récit touchant.

Le sentiment est exquis, délicat ; l'indien reflète l'observation et la sensibilité du poète, qui a pénétré tous les secrets de la nature de nos climats avec une assimilation et une facilité mnémotechnique qu'on lui disputerait difficilement.

Sa poésie est écrite en alexandrins d'une forme élégante, au rythme harmonieux, dont l'expression est généralement bien appropriée ; les incidences ne dé-

truisent pas l'idée principale, elles la développent au contraire, en restant sous la même impression poétique ; il évite la banalité, la redite, et je peux affirmer avec toute l'indépendance qui me caractérise, que cette œuvre est une des conceptions les plus belles qu'ait produites le génie canadien. Je la place au-dessus des poésies historiques qui ont été faites, parce qu'elle offre une création entièrement due à l'imagination de son auteur qui l'a rendue avec une vitalité qui renverse toutes les attaques des adversaires de la poésie, qui se plaisent bien à tort à jeter tous les poètes en plein empyrée.

M. Louvigny de Montigny n'est pas tout le monde : sa fantaisie, *La coupe et les lèvres*, dont il avoue avoir emprunté le titre à Alfred de Musset, prouve l'incommensurabilité de la distance qui sépare physiquement la coupe des lèvres, comme Musset prouva par le même titre la distance qui peut surgir entre deux cœurs que l'on croyait inséparables dans la mort même. Le parallèle est plein d'humour, d'esprit gaulois, avec une pointe d'ironie pour certains cultes de nos ancêtres qui sont dissolvants dans l'atmosphère moral que créent les pays nouveaux. Il fait voir aussi le côté purement matériel des aspirations nouvelles et le caractère éphémère du préjugé dont la délicatesse se perd dans l'élément moderne, essentiellement pratique dans sa matérialisation de la vie, qui refuse de s'assimiler ce qui ne lui procure pas un résultat immédiat, fût-ce au mépris des années qui avaient consacré une valeur de commande à l'objet convoité.

M. de Montigny était un enfant précoce quand il était au berceau, il pleurait ou riait en cadence, mettant sa nourrice au pas quand elle lui chantonnait une berceuse dont le rythme n'était pas harmonieux. Le jeune homme fut plus timoré, sa conscience le mettant en recul, il adorait se faufiler dans le bureau de son père, suivant d'un oeil attentif sa plume qui courait sur le papier ; il avait un culte pour tout instrument dont le tracé pouvait reproduire un caractère : et, à force de faire des grimoires qui lui noircissaient les doigts, il devint irrésistiblement écrivain, fut un des fondateurs de l'École littéraire, et se réveilla un beau jour aspirant journaliste pour mieux exercer sa plume. Le sort le favorisa, il s'acquitta avec tant de zèle et d'intelligence de la tâche qui lui fut confiée, qu'il acquit récemment un grade important dans le journalisme. Ses antécédents qui en font un fils de Pantagruel, sa verve malicieuse, son humour et son allure portant un peu sur les hanches lui donnent un caractère chevaleresque et son port de tête avec un masque aux traits caractéristiques annoncent en lui une personnalité en herbe. Je ne veux pas froisser sa modestie, car il a le bon goût d'être modeste, non pas parce qu'il sait que l'intelligence est l'apanage de la modestie, mais parce qu'il l'est naturellement comme tous ceux qui appartiennent à une famille distinguée, aussi je sens en lui un bel avenir que je lui souhaite avec toute la sympathie que lui ont vouée tous ceux qui ont eu quelques rapports avec lui.

M. Gill est un vrai poète, d'une allure très sympathique dans l'interprétation de sa pensée, quand il touche au sentiment. La tournure est franche du collier, et la conception est empreinte d'élévation dans ses *Stances aux étoiles* qui abordent l'infini. Il accuse du charme dans le style élégiaque et toujours beau-coup de goût.

Je m'étais douté des dons spéciaux de son tempérament dans la déclamation de *l'Aigle*, où je l'appréciai pour la première fois dans une salle où sa voix ne portait pas. Cette fois, j'ai trouvé l'occasion de l'entendre en suivant toutes les inflexions de son organe bien timbré, qui a rendu toutes les nuances qu'avait perçues son imagination originale.

Quant à M. Charbonneau, il s'est surpassé comme rythme dans les *Saisons de la vie*, le vers est harmonieux, la rime soignée, et je trouve un progrès dans la forme de ses figures en les comparant à celles des poésies que j'ai analysées précédemment. Sa fantaisie sur les *Valses de Chopin* manque d'originalité dans la forme, le sujet lui-même est épuisé et manque de nouveauté.

M. de Bussières, dans les sonnets qu'il nous a récités,

nous a intéressé à la fois par sa constance dans le genre qu'il pénètre, et par la confirmation, qu'il nous a permis de contrôler, d'une analyse très étendue que nous avons publiée dans les numéros des 13 et 20 mai dernier, sous la signature de M. Henry Desjardins. Cette étude étant très complète et dénotant une assimilation intelligente, j'y renvoie les amis de M. de Bussières et de M. Henry Desjardins qui trouveront à cette lecture une double saveur.

M. E. Nelligan est un peu sorti du genre où je m'étais imaginé qu'il confinait ses rêveries.

M. Ferland est un travailleur obstiné qui perfectionne graduellement sa versification. J'ai confiance en son avenir comme poète, mais je voudrais qu'il suive fidèlement sa nature en adoptant un genre.

En terminant, je note un travail sincère parmi tous les jeunes poètes, qui révèle un sentiment de fierté nationale et d'amour de cette belle langue française qui fait la force et la puissance de leur race.

Comme thèse, M. le président Larose, dont nous publions le portrait a fait une traduction du discours de M. Chauncey Depew à Colingwood, à l'occasion du 38ème anniversaire de la fondation du collège Eastman de Poughkeepsie, (New-York.) La première réflexion que j'ai faite en l'entendant, c'est que ce discours est étranger au Canada et que nécessairement il est sans intérêt pour les Canadiens-français. Il l'est d'autant moins que son esprit américain est en contradiction avec le principe du système éducationnel de toutes nos institutions nationales françaises.



Photo J après & Lavergne.

M. WILFRID LAROSE

M. Larose s'imagine à tort que les études humanitaires conduisent à l'abrutissement moral et à l'aberration des sens. Il voudrait une philosophie plus simple prise au cœur même de l'homme. C'est-à-dire retourner aux temps primitifs. Mais il me semble que ce n'était pas la peine de mettre ainsi l'esprit humain à la torture pour s'en retourner à l'âge de la pierre ? Si les hommes sont indisciplinables, si bien souvent ils ne tiennent pas compte des luttes et des dures expériences de ceux qui les ont devancés, faut-il en conclure que la civilisation grecque et romaine, celle de l'empire carolingien, de Louis IX, de François Ier et tous ses descendants partis de cette formidable Renaissance qui a fait des merveilles dans tous les domaines de l'art, des lettres et des sciences politiques et religieuses, n'ont laissé que des ruines, des quantités négligeables pour les penseurs ?

Faut-il conclure, après toutes ces productions du génie humain, que les Américains détiennent la puissance morale par leur sens pratique outrancé, dans toutes les sphères de l'intelligence humaine ? Voilà une singulière exagération que M. Chauncey Depew a facilement infiltrée dans l'esprit de M. Larose que son origine aurait dû préserver de cette influence. Je ne conteste pas au président de l'École littéraire française le droit de ridiculiser les études qui ont pour base Virgile, Homère, Tacite, Ovide, Pytha-